

L'ANCIEN GUIGNOL

Journal Hebdomadaire, Politique, Satirique, Littéraire et Illustré

RÉDACTION ET ADMINISTRATION
A LYON

44, Place de la République, 44
(Boîte dans l'allée)

VENTE EN GROS

1, RUE DE JUSSIEU, 1

et chez tous les Libraires et Marchands de Journaux

Les ANNONCES sont reçues

A l'Agence de Publicité V. FOURNIER

14, rue Confort.

Pour être admis à faire des armes dans l'arène de Guignol, point n'est besoin d'être académicien. Des idées, du neuf, des balançoires, des coups de bâton ou de bec, mais sans scandale, voilà le programme.



Rédacteur en Chef:

GEORGES LETELLIER

ABONNEMENTS

	Six mois	Un an
France	5 fr.	10 fr.
Etranger, port en sus		

Les manuscrits non insérés seront voués à un feu d'artifice spirituel.

Pour être admis à faire des armes dans l'arène de Guignol, point n'est besoin d'être académicien. Des idées, du neuf, des balançoires, des coups de bâton ou de bec, mais sans scandale, voilà le programme.



NOS PRIMES

On ne peut pas s'imaginer quels sacrifices nous nous imposons pour être agréables à nos lecteurs, non-seulement nous leur livrons pour trois sous un journal de quinze centimes, non seulement, nous avons entre Paris et Lyon des fils spéciaux et entre Lyon et Paris des ficelles spéciales, mais nous mettons à leur disposition des **primes**.

Nomenclature complète de nos primes.

1° Une collection d'images d'Epinal, due aux pinceaux d'artistes aussi renommés qu'illustrés, offerte à nos acheteurs au numéro. Ces magnifiques images qui se vendent couramment un sou en boutique sont données à nos lecteurs moyennant 50 centimes *encombrement* compris.

2° Nous avons acheté un fonds de bijoutier. Voulant en faire profiter nos nombreux abonnés, nous mettons à leur disposition des montres à remontoir avec une foule de trous en rubis, marchant 24 heures sans s'arrêter. La montre toute repassée, — par une blanchisseuse de fin — est livrée dans une petite boîte en carton, contre la présentation d'une quittance d'abonnement et 10 fr. 95.

On ne trouve pas des montres dans le commerce, — la preuve c'est que le commerce n'en veut pas.

3° Ayant réuni un stock considérable d'articles de fonds et de filets, nous avons converti le tout en *bassinaires*. Chacun, cet hiver, aura recours à nos primes s'il veut être *bassiné*.

M'Administrateur, POLYTE.



LA ROBE DE LA COMTESSE DE PARIS

Y n'est venu c'te semaine à des négociants une idée un peu chenuse. Ces braves gensse voyant dans quel gaillot de misère la canuserie se sansouille, imaginez voir ça qui leur a passé par la comp'netette. Y z'ont dû mette du temps parce qu'on peut pas décrocher de ces idées-là, tout de suite, sans dire ouf, mais

enfin, comme dirait Inces e, le temps fait rien à la chose.

Hé bien, cherchez pu, donnez vot' langue aux mirons. Ils se sont dit : « Les canuses sont mal habillées, elles vont, les pauvres belines, quasi toutes nues, velà que le froid pince et que fait pas bon à trayer les puces dans la suspente. Les ouvrières de Lyon n'ont pas de robes, faut donner une robe à madame la comtesse de Paris.

Vous, moi, les autes, un tas de bugnasses aurions rebriqué : « C'est à les ceusses que vont le darnière à l'air que faut donner des vêtements, c'est à les ceusses que vont les ripatons a même les pavés que faut faire des grollons. Si y en a qu'ont besoin, c'est les ceusses qu'ont pas. L'idée nous serait pas viendue de porter nos escalins à des mamis que sont millionnaire et de faire la charité a des cavets que roulent caroses, mais nous sommes, y paraît, des gros bêtes, pisque des m'sieurs d'importance ont bajafflé d'une aute manière.

Des frangins qui ont vu c'te robe, ont dit qu'c'était une étoffe chouette, rien que de la soie ; des fleurs qu'on cueillirait fraîches comme les berthes de Madelon et roses tout pareil. On donne même un nom à c't'habillement, c'est un costume Batteau. Probable que ça signifie que les d'Orléans savent nager, ça a rien de drôle, pisque c'est quasi des dauphins.

Pour faire honneur à nos méquiers, elle fait honneur à nos méquiers, c'te pièce. Pas de bourrons, pas d'impanissures, franc comme l'or ; enfin, tout ça qui fait la réputation de notre bonne ville de Lyon, de c'te bonne ville, qu'à tant de lauriers qu'elle roupille dessus.

Mais la grande affaire, c'est pas tant la façon que le cadeau. On sait bien que ça qui sort de nos pattes est un peu sogné. Cinq ou six générations ont pas usé leurs fonds de culottes sus les banquettes à faire chavirer le rouleau, pour le roi de Prusse. On connaît son méquier à fond et on le prouverait bien encore, pardine, — si on avait de l'ouvrage.

Les négociants sont les maîtres : nous nous sont assez mordu le pif y a des fois, pour qui fassent ça qui voudront. S'lement on peut ben leur dire que nous comprenons ren à leur aumône ; car c'est une aumône pas vrai ? Les gensse de Lentilly sont pas chiches, y recevions toujours, pourvu que le port soit payé. Y z'ont reçu 40 millions y a pas si longtemps, y pouvaient ben recevoir une robe, hier, pour la colombe, m'ame de Paris.

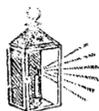
A l'entrée de l'hiver, le bureau de bienfaisance y donnent aux pauvres des pelures chaudes, on va quêter chez les dessinateurs, les regrattiers, les coiffeurs, les z'avocats, les journaliseurs, les charcutiers, les notaires, les z'épiciers, les z'actrices, les marchands de tisane, les zesculteurs, les rentiers, les regrolleurs, les zavoués, les pereroux, chez tout le monde quoi.

On entasse les jaunets et on habille les malheureux. Si les princes sont du bureau de bienfaisance, à c'te heure, quoi donc qu'y va rester pour les autes ?

Pis, on dit que les secours c'est pour les mamis sans ouvrage.

Il est vrai que le mami Philippe V I est sans ouvrage. En ce moment sa banquette est occupée par le papa Grévy. Parions, les gônes, que les ceusses qu'ont donné une robe à la femme aurions mieux aimé donner de l'ouvrage au mari.

JEAN GUIGNOL.



LES BATONS FLOTTANTS

Quatre députés de Lyon : quatre Pangloss. Pour eux, tout est pour le mieux dans le meilleur des temps possible.

L'histoire ignorerait l'opinion de nos quatre députés, mais un journaliste a eu l'idée bizarre d'aller leur demander leur opinion. Fait remarquable : le félin Andrieux a conclu comme l'énigmatique Chavannes, et le calme Lagrange a parlé comme le bouillant Brialou.

Si le reporter chargé de cette quadruple démarche a résumé fidèlement ses entretiens, ils valent la peine d'être relus.

Le reporter de l'Echo de Paris a trouvé M. Andrieux chez lui, dans son palais de l'avenue Friedland, encombré de fleurs rares, de bronzes de prix et de tableaux. C'était le cadre qui seyait à des hommes discourant sur la misère.

M. Andrieux qui reçoit beaucoup, — avoue ingénument le visiteur — eut à peine le temps de répondre à une question aussi frivole.

La crise : il la prévoyait depuis longtemps, lui. N'a-t-il pas jeté le premier ce cri tout local : « Prenez garde aux brouillards de novembre. » Les brouillards sont venus, voilà tout : c'est de la faute à l'administration. « C'est à l'administration à prendre des mesures énergiques pour assurer le calme et la tranquillité. » Cliché que nous connaissons bien, il nous a servi maintes fois. Quant à l'adjectif « énergique », il rappelle la poigne du préfet de police.

M. Chavannes a réédité les formules dont on se servait en 1848, dans l'entourage de Cavaignac. « Les véritables ouvriers s'abstiennent de prendre part à ces manifestations. Les « véritables ouvriers », M. Chavannes prend la peine de le dire : ce sont ceux qu'il représente à la Chambre, ceux qui « ont donné des preuves de leur bon sens » en votant pour lui.

M. Lagrange s'explique très naturellement la présence des cuirassiers. Ils se rendaient à la manoeuvre, les agents de police sabraient, ils ont prêté leur concours.

C'est adorable de naïveté. Le 2 décembre 1851, il ne s'est point passé autre chose ; le préfet de police était sur les boulevards, il a fait signe à des généraux qui se trouvaient là et les généraux ont massacré la foule. C'est une simple coïncidence. Si M. Lagrange n'avait pas fait ses preuves d'homme d'esprit, on jugerait que, chez lui, en cette circonstance, Vangloss s'est doublé de Calino.

Que pense Brialou lui qui n'est pas l'élu des « véritables ouvriers », lui qui représente les « turbulents ». M. Brialou « attache très peu d'importance à cet incident ». Selon lui, la municipalité a eu seulement le tort de ne pas faire percer une avenue et terminer un boulevard.

Et tenez, a dit le citoyen Brialou, qui aime les exemples : « L'an dernier, Louise Michel, suivie de quelques fanatiques cassait les vitres d'une boulangerie. En province on crut à une seconde Commune. De même pour les événements de Lyon ; l'apologue des bâtons flottants n'a jamais cessé d'être vrai.

Le député Brialou attache peu d'importance aux protestations d'ouvriers sans travail, lui, l'ouvrier qui, il y a deux ans à peine, savait encore combien le pain est dur à gagner.

Le parfum des bizarres fleurs de rhétorique qu'il s'effeuille sous le nez au Palais-Bourbon a-t-il à ce point déjà corrompu son bon sens ?

Oh ! bâtons flottants ! que c'est vite dit ! Et comme il serait plus sage d'étudier toutes ces manifestations de la rue, d'en tirer un enseignement, de chercher un remède à l'épouvantable crise. Parce que trois cents ouvriers sans travail frappent en vain à la porte des ateliers nationaux, et se retirent navrés de voir s'écrouler une chère espérance ; les cuirassiers dégagent : bâtons flottants.

Ne seraient-ce pas plutôt, M. Brialou, les épaves de la vieille société apportées par la société nouvelle ?

COGNE-DRU

PHOCION



Je n'ai Guignol a reçu de nombreuses lettres : toutes à l'honneur de M. Combet, toutes disant que c'est un brave et honnête homme. Jean Guignol tient à l'attester. L'une d'elles, notamment, d'une écriture maigre, sans pleins ni déliés, pattes de mouches signées

J.-L.-C. M. lettre colère et douce, coup de griffe et frottement de velours, dénote l'œuvre d'une femme.

Notre correspondant anonyme, demande un bout de reprise et compare M. Combet à Phocion, à Phocion qui fut souillé d'un crachat sortant du tribunal où il venait d'être condamné à mort

Qui nous délivrera des grecs et des romains ?

Ma... mon... notre correspondant va trop loin, M. Combet n'est pas Phocion, il n'est pas condamné à mort, et nous souhaitons très ardemment qu'il vive.

Nous ne le haïssons pas au point de lui cracher au visage, au contraire, en tant que brave homme nous l'aimons, mais nous aimons aussi le bon sens et la liberté.

GEORGES LETELLIER.

LA CUILLÈRE DES ÉTUDIANTS

Un jour de carnaval, Paris eut la visite d'une troupe d'étranges masques. C'était une trentaine de jeunes gens ; bruns pour la plupart ; vêtus de noir, à peu près comme Méphisto l'est de rouge ; le manteau long, allant de l'épaule aux mollets ; portant le chapeau à claque, à la façon de nos Incroyables, et n'ayant pour tout ornement qu'une petite cuillère d'ivoire à la coiffure.

Beaux, bien faits, de bonne mine, presque tous jouvenceaux, sautillants, aimables, Paris fit à ces masques, et dès la première heure, l'hommage d'un bravo.

Mais il paraît que ce n'était point des jeunes hommes de France, des viveurs du boulevard, allant, de compagnie, conter fleurettes aux jolies filles cachées sous le loup. Quoiqu'ils dansassent le fandango et chantassent des boléros, à la manière des jeunes-premiers de Musset, sous les balcons ornés de jalousies, quoiqu'ils pinçassent de la guitare fort gentiment et fissent rimer, à l'ambassade d'Espagne : belle avec Isabelle ; ces fous, ces joyeux, habillés comme Zanetto, soupirant comme lui, étaient de graves dirigeants en herbe : les étudiants espagnols : la *estudiantina* !

Ou leur fit fête. On les reçut aux deux Elysées : à l'Elysée Mac-Mahon et à l'Elysée Montmartre. Ils parurent à l'Opéra dans une loge spéciale, y quêtèrent les sourires de la Sangalli et de toutes les Mercédès du corps de ballet ; chacune donna, ni plus ni moins que s'il se fût agi de M. Clémenceau. Les étudiants français, enfin, ne voulurent point demeurer en reste de courtoisie. Une délégation des écoles se rendit processionnellement à l'hôtel où ces escoliers andalous étaient descendus, avec des castagnettes pour écritures.

Nous avons pris ainsi l'habitude de ne voir les étudiants d'Espagne que dans un décor d'opéra-comique.

Une dépêche de Madrid nous apprend qu'on ne rit pas tous les jours. Les étudiants ont fait leur émeute là-bas. Le sang a rougi le parvis de l'Université.

Sous un prétexte futile, ces jeunes gens, faciles à l'exaltation, ont manifesté. En bandes, ils ont parcouru la capitale, criblant de quolibets les croisées de quelques professeurs. Alphonse XII, occupé à soigner le mal qui corrompt son sang, en haine peut-être de ces médecins qui, depuis Macbeth, n'ont pas d'onguent pour chasser les humeurs des cerveaux hantés, ordonna à son Camescasse de sabrer les braillards.

Il n'y a point manqué. Vers midi, sept cents étudiants arrivaient à l'École de médecine, en bon ordre, sans cri. Tout à coup, le chef de la police fit dégainer et la lutte commença. Les boutiquiers se hâtèrent de mettre leurs volets et de matelasser

leurs vitrines. Epée et revolver au poing, les agents pourchassèrent les passants jusque sous les portes, frappant, sans distinction, étudiants et fuyards.

Le sifflet était la seule arme de la foule : elle en use. Ici se place un incident typique. L'université est lieu d'asile, du moins les règlements sanctionnés par la jurisprudence des tribunaux et les décrets royaux donnent au recteur droit de police. La force armée ne peut franchir le seuil de l'école que sur l'ordre du recteur.

Les étudiants se précipitèrent alors dans l'université. Au commandement du chef de la police et contrairement à toutes les lois, soixante gardes armés coururent sus aux fuyards. Les huissiers voulurent en vain fermer les portes. Le recteur, suivi des professeurs en costume, la toque universitaire en tête, se placèrent sur le grand escalier, invoquant les traditions de leur vieille compagnie.

Les soldats ricanèrent. Et alors, sous les yeux du premier magistrat de Madrid, les officiers de la garde municipale se saisirent du recteur, l'insultèrent, le bousculèrent. Tombé à terre, on le frappa ; quand il se releva, sa robe était déchirée et souillée du sang d'un étudiant tombé à côté de lui, le crâne fendu par trois coups de sabre.

Jusqu'au soir, le carnage continua. Dans l'école San-Carlos, dans la calle Atocha, au Congrès, jusque dans la Puerta del Sol, sous les fenêtres du ministère.

Il y a plus de cent étudiants blessés, dont vingt-sept grièvement ; il y a eu soixante arrestations.

Les journaux qui ont blâmé le Piétri espagnol ont été supprimés.

Madrid est calme. L'ordre y règne...

Les républicains espagnols se félicitent. Ils rappellent qu'en France nos deux révolutions comptèrent, parmi les plus ardents, les jeunes des écoles. C'est vrai, il y a trente ans, l'étudiant français avait son indépendance, dans son quartier bien à lui. C'était un joyeux, ce n'était pas un sceptique. La gomme l'engluait, à présent.

Ce n'est pas la percée des grands boulevards qui l'a transformé, c'est la trouée en pleine politique. Dans le vieux quartier latin il a ouvert, très large, une voie par où le père a passé, et par où il passera. Le bouli' Mich' conduit au Sénat et au Panthéon ; le boulevard Saint-Germain conduit à la Chambre.

L'étudiant peut renier Musette, casser sa pipe culottée, troquer son béret contre un tube ; il est bourgeois, fils et successeur.

La *estud'antina* a encore ses boulevards à percer : l'échau-fourrée de samedi a été le signal de la trouée. Le peuple est avec elle : parce qu'elle est contre le roi. Il la suivra, le triomphe est au bout — et la déception aussi.

Seulement, les étudiants d'Espagne sont francs : on ne saurait se méprendre sur leurs intentions : leur colère monte à l'assaut de la pâtée, leur révolte est une question de soupe. Et leur cocarde est une cuillère.

Ils seront satisfaits et tranquilles — et se riront les crève-la-faim — le jour où la cuillère qu'ils ont au chapeau trempera dans l'auge du pouvoir.

OCTAVE LEBESGUE.



LES DEUX COMPERES

...*Dodelinant de la tête,
Barytonnant du... Ferry,
L'allure très guillerette,
Avec Freppel qui sourit,*

*Bras dessus, dessous, devise
Des affaires du Tonkin :*
« Mon vieux prélat je t'avisé
« Que j'ai tout le saint-frusquin.

« La Chambre a courbé l'échine ;
« Trois cents députés gogos
« Nous ont prouvé que la Chine
« Est le pays des magots. »

« — Jadis, tu mettais ta gloire
« A fustiger nos élus,
« L'article sept....

« Vieille histoire,

« Evêque, n'y pensons plus ;
« Ce sept ce sera ma crosse,
« Quand, lâchant mon maroquin,
« Tu m'auras fait, vieille rosse,
« Archevêque du Tonkin. »

« — On a vu choses plus folles !
« Qu'y feras-tu, dis, surnois ?
« — J'y fonderai des écoles
« Pour les tout petits chinois.

« Des frocards pour les distraire,
« Leur montreront — truc papal —

« Comment, chez nous, un bon frère
« Entend appliquer le pal. »

*Tandis que les deux complices,
Complotant cyniquement,
Se font les yeux en coulisses
Jusque dans le Parlement*

*Au Tonkin, sans espérance,
Jeunes et chers exilés,
Pour la honte de la France
Meurent nos fils mutilés.*

FANTASIO.

LES COURTIERS EN INFAMIE

Une honnête femme a tué un malhonnête homme Madame Clovis Hugues a tué Morin.

Ce Morin, on le connaît trop : c'était un agent d'affaires, malpropres ; le directeur d'une maison Tricoche et Cacolet.

Il tenait, je ne sais où, à Paris, une de ces boutiques de renseignements dont les employés sont d'anciens mouchards cassés aux gages : on se fait difficilement une idée d'être assez vifs pour avoir été reniés et chassés par la police. Morin se chargeait des commissions délicates, pour le compte des basses vengeances. Il déshonorait à prix fixe, souillait à forfait, vilipendait selon le tarif

On l'avait payé pour démontrer que Mme Clovis Hugues, jeune fille, avait eu des amourettes ; un roman, échafaudé dans un rapport de mouchard civil, d'abo d secret, devint public. L'énergique jeune femme porta attention à cette guerre sourde et, pour faire taire ces soupçons, qui étaient des outrages, provoqua un débat correctionnel. Morin en sortit avec deux ans de prison. Il en rappela.

Mme Clovis Hugues espérait voir le jugement confirmé. Point. Le greffier demanda encore une remise et l'obtint.

Plus vive que les juges, elle sortit de sa poche un revolver, le braqua sur l'accusé et se fit justice.

Elle fit bien.

Certains la blâment en vertu de l'inviolabilité de la vie humaine. Jolie théorie à tête reposée, mais il faut faire la part de la fièvre et des circonstances.

Ce duel d'une femme contre d'invisibles ennemis dure depuis longtemps. Comme Mme Clovis Hugues l'a dit sitôt le meurtre accompli, depuis deux ans ce Morin le tuait moralement. Les lettres anonymes succédaient aux lettres anonymes ; elle connaissait la source des secondes. Ces lettres accusaient son mari de vivre de ses débauches, à elle !

Le chenapan, organisateur payé de toute cette machination ignoble, tardait à être condamné. Il rusait et obtenait remise sur remise. Exaltée, indignée de ces retards ne pouvant porter le poids de cet outrage impuni, se trouvant face avec Morin, elle le tua.

Mouvement irréflecté, spontané et logique des événements ou préméditation : n'importe. Les conséquences en seront peut-être terribles. Elle n'a rien calculé ; elle a frappé en aveugle. La colère dictée ses actes. Qui ose dire que cette colère n'est point légitime.

Paris fourmille d'agences Morin ; agences de renseignements qui ont élevé le chantage à la hauteur d'une institution. Ces boutiques ont une raison sociale et des factures imprimées ; elles ont même des petits registres à souche. Tous ceux qui présentent une surface, tous ceux dont le nom figure au Bottin, ont leur dossier. Qui se venge peut y puiser. C'est ouvert aux créanciers — et aux ennemis.

A qui s'enquiert de la solvabilité d'un monsieur on répond discrètement sur un morceau de papier, qui peut devenir public. On indique non-seulement sa situation de fortune, mais aussi ses habitudes privées. J'ai vu, il y deux mois, un papier jaune contenant des renseignements prétendus commerciaux sur un directeur de café chantant.

On lisait : A fait faillite, affaire pas sûre, cherche de l'argent, est l'amant de Mlle X..., artiste lyrique.

Cette note confidentielle a passé de main en main dans une brasserie, grâce à l'indiscrétion de celui qui l'avait sollicitée. Nous avons vu les amours d'une étoile et d'un négociant ruiné, parce qu'une agence ayant pignon sur rue fait, moyennant finances, la police au compte des particuliers.

Mais il ne s'agit ici que de renseignements commerciaux ; c'est bien autre chose quand il s'agit de renseignements privés !

**

Ainsi, ce n'est pas assez des mouchards de M Camescasse, ce n'est pas assez de la rousse officielle plus ou moins connue, il faut encore que nous soyons espionnés par des mouchards amateurs. Sous des formes diverses, on nous épie, on épie nos femmes et nos filles, et, pour gagner leur argent, quand leurs investigations sont stériles, ces mouchards de Tricoche inventent des taches pour l'honneur.

Cet ouvre de portières, ce garçon de café, ce concierge, cet homme qui me tend la main, ce passant qui m'accoste, ce sont peut-être des agents du sieur Morin, des voyageurs en diffamation, des courtiers en infamies

Mais ces misérables n'existent que parce qu'on les fait vivre. Tous les commerçants sont abonnés aux maisons de renseignements ; c'est, disent-ils, d'une incontestable utilité ; ils organisent donc, eux mêmes, le système d'espionnage dont ils sont les premières victimes, le cas échéant.

Les débats sur ces antres ténébreux ne seront jamais assez retentissants. Les êtres qui dirigent ces officines de calomnies et de mensonges ne méritent nulle pitié. C'est pour des gredins de l'espèce de Morin que le poète a dit :

Tu peux tuer cet homme avec tranquillité

Si, de temps en temps, quelques coups de revolver résonnaient aux calomnies des mouchards patentés, l'espèce s'en ferait plus rare.

Georges LETELLIER.

PLACE A MONSEIGNEUR

L'express de Vintimille n'est arrivé vendredi à Marseille qu'à minuit et demi, avec une heure et demie de retard. Ce retard provenait de ce que M. le duc de Mecklembourg, vassal de Sa Majesté allemande, avait fait chauffer un train spécial.

De ce qu'il convenait à ce noble Prussien de ne pas voyager comme le commun des mortels, le commerce français a été en souffrance, les relations suspendues, les correspondances manquées, les courriers arrêtés. On n'agissait pas autrement sous la monarchie.

CADET.



PARTIE DE BOULES

Charade

Mon premier donna son nom
Au système décimal,
Sorte de peur, mon second
A fait boucler bien des malles
Mon troisième c'est un jonc
Dans le style épiscopal,
Jérusalem a ce nom.
Mon tout prouve qu'on est très
distrain.

CLAUQUE-POSSE.

(Dieu de Dieu! que c'est mal rimé).

Le mot de la charade proposée par M. S. Prit était **Pinson**.

Solutions justes. — Pamela. — Un Marseillais. — L. D. P. — Jean Thé. — Le Cercle des Francs-licheurs. — Part à pluie. — G. Parel. — Hélène. — Lucien D. — K. Rapace. — Ararat Tararien — A. C. — Louise D. — Peau (tard). — Alexandre. — Claudius Boudon. — Laure et Hat. — C. Lairay. — Zut. — K. C. — Paul et Virginie.

La prime offerte par M. S. Prit et qui consiste en un abonnement de six mois à l'*Ancien Guignol*, est échue à M. G. PAREL.

La prime offerte par l'*Ancien Guignol* pour les solutions du mois de novembre est échue à M. PART A PLUIE.

Prière de nous faire parvenir les adresses auxquelles nous devons faire le service du journal.

Pour copie conforme

LE SECRÉTAIRE.

CHRONIQUE DU POULAILLIER

GRAND-THÉÂTRE

La recette moyenne du Grand-Théâtre se maintient à des hauteurs fort respectables et cela grâce à l'excellent ensemble que nous possédons cette année. Il est incontestable que le grand succès est pour M. Massard notre ténor-étoile que le public a pris l'habitude de rappeler régulièrement trois ou quatre fois chaque soir; mais, à côté de lui nous avons des artistes, qui s'appellent MM. Queyrel, Berardi, Hyacinthe ou Mlle Leslino et Jacob, qui finissent fort bien leur place. L'engagement de Mlle de Vere comme chanteuse légère, en remplacement de Mlle Hansselmans, vient compléter notre troupe d'opéra.

La direction prépare la reprise de l'*Etoile du Nord* transformée en grand opéra, et s'occupe fort activement de *Sigurd*. A ce propos on prétend qu'une jeune falcon, qui possède une fort belle voix, serait engagée pour la création de *Sigurd*.

Enfin l'opéra comique va lui-même briller d'un plus vif éclat grâce à l'arrivée de M. Degenne, qui chante ce soir, mercredi, *Lakmé* l'opéra-comique de Leo Delibes qui a obtenu ces temps derniers un immense succès chez tous nos

voisins plus fortunés que nous. Le rôle de Lakmé a été confié à Mlle Jacob.

Nous en parlerons dans notre prochaine chronique.

CÉLESTINS

On reprenait hier soir aux Célestins, *La Boule*, comédie en quatre actes de MM. Meilhac et Halévy. Le titre de comédie est bien un peu prétextueux pour cette joyeuse pochade comme savent du reste les écrire les deux auteurs de ladite comédie.

Tout le monde connaît le sujet de la *Boule*, et il est inutile de raconter par le menu toutes les péripéties comiques de l'affaire Paturel entremêlé de l'affaire la Musardière. Je me contenterai de constater que l'interprétation a été ce qu'elle devait être pour rendre drôles ces quatre actes qui pourraient facilement devenir ennuyeux. Du reste rien d'étonnant à cela, puisque nos excellents comiques MM. Belliard, Mercier, Demey et Hollinger étaient chargés de mener l'affaire; et ils l'ont menée assez rondement pour que le public n'ait pas le temps de la trouver longue.

Voilà quelques joyeuses soirées pour alterner avec les tristesses du *Maitre de Forges* ou de *Mousseline*. En attendant la revue annoncée: *Perrache-Brotteaux* de MM. de Sey et Dumoraize

CIRQUE RANCY (avenue de Saxe)

Tous les soirs, à 8 heures, grande fête équestre. Les jeudis et dimanches représentation supplémentaire, à 3 heures après midi; la salle sera éclairée au gaz et toutes les attractions y prendront part.

THÉÂTRE BELLECOUR

Prochainement ouverture du Cirque Bellecour.

CIRQUE PLÈGE (cours du Midi, côté Rhône)

Tous les soirs à 8 heures, représentation par la troupe équestre. — Les dimanches et jeudis, deux grandes représentations.

THÉÂTRE-GUIGNOL (du passage de l'Argue)

Tous les soirs à 8 heures spectacle varié terminé par *Héloïse et Abélard*, grande parodie en 8 tableaux.

THÉÂTRE-GUIGNOL (de la rue Port-du-Temple)

Tous les soirs à heures, spectacle varié.

POLYTE DU PLATEAU.

Le Rédacteur-Gérant, FERRIEUX.

Lyon. — Imprimerie Moderne. Cours de la Liberté, 70.

LES RR. PP. PRÉMONTRÉS

DEPOT GÉNÉRAL: RONZIÈRE et C^{ie}, droguistes, 12, Rue Lupin, Lyon
Trois francs contre 3 fr. 10 en timbres ou en mandat-poste
Pharmacie du Bât-d'Argent, rue Bât-d'Argent. — Casimir, 82, avenue de Saxe, et toutes les pharmacies.

De l'Abbaye de Saint-Michel ont trouvé le moyen de guérir par l'emploi des *Dragées à base de Valérianate de zinc* et des principes actifs du *Quina*, préparées par BAIN, pharmacien-chimiste. PRIX: 3 francs.

Migraines Névralgies Névroses

LOTÉRIE TUNISIENNE

L'AGENCE V. FOURNIER, rue Confort, 14, informe le public qu'elle délivre toujours des billets partiels de cette loterie au prix de 3 fr. le cent.

Nous rappelons les avantages offerts par cette combinaison.

Le billet partiel est la centième partie du billet entier et donne droit en cas de gain, au centième du lot sorti.

Chaque centaine de billets se compose de cent numéros différents et offre, par conséquent, cent chances de gain au tirage définitif qui aura lieu le 18 décembre prochain.

On sait que ce tirage comprend: cinq gros lots de 100.000 fr., deux gros lots de 50.000 fr., quatre de 25.000 fr., dix de 10.000 fr., cent de 1.000 fr., et deux cents de 500. f.

En vente à l'Agence V. Fournier au prix de 3 fr. LES CENTS BILLETS ASSORTIS.

Envoi franco à domicile contre 4 fr. 25 le cent.

BANQUE VICTORIA

(Fondée en France en 1860)

Vente à crédit d'obligations Françaises de premier ordre. Titres placés sous le contrôle permanent du souscripteur. Paiement des intérêts et participation à tous les tirages aussitôt le quatrième versement effectué. Succursale à Lyon, 7, rue Jean-de-Tournes.

En vente A L'AGENCE V. FOURNIER

14, rue Confort, 14

LYON

LISTE OFFICIELLE

DE LA LOTÉRIE TUNISIENNE 10 CENTIMES

AUX MÉDAILLES

PRIX-FIXE

Maison J.-C. SIMIAN

74 & 76, rue de l'Hôtel-de-Ville LYON

Voulant être agréable à sa clientèle, la Maison J.-C. SIMIAN met en vente un stock très avantageux de Chaussures grises pour dames, fillettes et enfants, depuis 2 fr. 25.

Les Magasins sont fermés les dimanches et fêtes.

L'ABEILLE

La plus ancienne Compagnie française d'assurances à primes fixes contre la GRÈLE.

FONDÉE EN 1856

Au capital de huit millions

Depuis sa création, elle a payé à environ 124.000 propriétaires ou cultivateurs plus de 36 millions, montant intégral des pertes constatées. Pour tous renseignements, ainsi que pour traiter, s'adresser à MM. TRIBOLLET et MOUTOZ, à Lyon, place de la République, 42, ou aux agents Can tonaux.

A vendre à l'amiable

ensemble ou séparément

L'IMPRIMERIE TYPOGRAPHIQUE

ET

le Journal de Loir-et-Cher

Exploités à BLOIS (Loir-et-Cher) depuis plus de 50 ans, et depuis 24 ans sous la raison sociale LECESNE et C^{ie}, arrivée au terme de son expiration.

S'adresser, pour tous renseignements, à M. Lecesne, imprimeurs à Blois, rue Denis-Papin, 13.

Eviter les contrefaçons

CHOCOLAT MENIER

Exiger le véritable nom

EN VENTE A L'AGENCE VICTOR FOURNIER

14, rue Confort, 14, Lyon

BILLETS DES LOTÉRIES

TUNISIENNE. Tirage 18 décembre.
ARTS DÉCORATIFS. . Tirage 31 décembre.
LORRAINE 350.000 fr. de lots (3 tir.)
EXPOSITION de NICE 120.000 fr. de lots
ARTS INDUSTRIELS. Tirage prochain.

Prix des cinq billets assortis: 4. 50

Envoi franco à domicile contre 4. 75 en timbres ou mandat-poste

LE PANTIN LYONNAIS

Journal qui ne manque pas de ficelles

RÉDACTEUR D'HONNEUR :

M. GRÉVY

Président de la République et Gendre de M. Wilson

ADMINISTRATEUR :

Y en a pas. Prière de se présenter avec un cautionnement de dix mille francs

L'agent Jean Guignol, agent

La rumeur publique désignait nos rangs comme des repaires de mouchards. Nous avons voulu procéder à l'épuration du personnel. Un jury d'honneur a été composé de toutes les fractions de la haute société lyonnaise.

Bonapartistes : MM. FORAX et DE BOIS.

Légitimistes : MM. GAY et STEYER.

Opportunistes : MM. GAILLETON et MANGIN.

Socialiste-latiniste : M. PAGÈS.

Socialistes-fumistes : MM. GAY (B) et MARC-GUYAS.

Socialiste-ronfloniste : M. ALBERT.

Socialistes-anarchistes : MM. FICHET BORDAT.

J'menfoutistes : MM. BARTENS, BERTAY, ANGELI.

Combattistes : M. COMBET.

Le jury s'est réuni dans les vastes locaux de l'Ancien Guignol, après en avoir expulsé tous les rédacteurs. Ayant pris connaissance des petits papiers, le jury décide que le nommé JEAN GUIGNOL appartient à la brigade de sûreté.

Notes concernant l'agent Jean GUIGNOL

L'individu GUIGNOL (Jean) appartient à la police depuis sa plus tendre enfance. Au sein, il moulinait déjà. Ainsi, il a adressé un premier rapport à la préfecture à l'âge de 14 mois; il se plaignait que le lait de sa mère était falsifié et demandait au laboratoire municipal de mettre la main sur le biberon aussi énorme que naturel tête par lui chaque jour.

En grandissant, ses mauvaises dispositions se dessinèrent. Quand il jouait aux Pierres-Plantées avec ses camarades avaient pris un insecte, il leur disait toujours : « Voulez-vous bien délivrer la mouche ! »

Il s'est mis dans les taffetaquiers pour apprendre à ourdir les trames du complot et pour juger le premier coup les gens sur leurs bobines ou rien qu'en le regardant. Il a fondé un journal, le *Guignol*, pour apprendre aux ouvriers la langue de l'ancien temps, ce qui prouve bien ses tendances réactionnaires. De plus, il s'est tenu à l'ancienne mode, quasi comme un émigré.

On l'a vu une fois causer à un urticaire sur le bord d'un trottoir. Il s'est expliqué en disant qu'il avait perdu et demandait tout simplement où était le bureau de l'Argue, histoire d'aller dire bonjour à son cousin Guignol-Delisle, mais il a été reconnu qu'il faisait à cet effet un rapport sur Gnafron, qui, le matin même, avait été dépecé en sa qualité de cordonnier, cinq ou six tirades.

Quand il a épousé Madelon, des gens ont affirmé qu'il avait dit : « J'épouse ce colombe parce que j'aime la peau lisse comme excuse, il dit que l'on n'a qu'à embrasser Madelon par le cou et que l'on verra bien. Nous l'avons embrassé et la peau sèche comme une vieille merluche.

Enfin, on sait très bien que, jadis, GUIGNOL avait des parents qui jouaient la comédie aux Variétés; or, une famille qui amuse les Césars est capable de tout.

Dernier détail : on a trouvé chez lui des saucisses. Pas de doute possible : ce sont les saucisses de saucisses auxquelles il était attaché à la préfecture.

Donc, l'agent JEAN GUIGNOL est un agent de son ordre, Pour le Comité de sûreté, C. PAVERT.

AUSCULTAT

Comment ! c'est toi, belle Margot — Mais oui, m'sieu Paul, et je me vante ; Quel malheur pour un pauvre serviteur ! Mais quoi qu'il y ait dans l'œil ?

Pourvu qu'il s'en aille pas qu'qu'pierre ! Ça m'porte au cœur, ça m'grouille l'entente ; Pas comme vous, moi ; j'suis pas si vaillant. P'têt' ben que vous m'en direz l'finiment.

— Là donc !... Baisse encore ta chemise... Complaisamment l'oreille est mise Sur deux seins plus durs qu'inhumains ;

Et, dans des gestes téméraires,
L'étudiant à pleines mains
Palpe ses premiers honoraires.

(Sonnelle du docteur.)

ACQUITTEMENT

L'affaire de la rue d'Ivry s'est terminée par un acquittement. Les accusés vont être mis en liberté.

Ainsi M. Vial a procédé à trente arrestations pour arriver à ce résultat.

Les assassins de Vernay sont inconnus comme tant d'autres.

Nous tenons de source certaine qu'aujourd'hui de l'an M. Vial, notre juge d'instruction recevra une carte de visite ainsi conçue :

MM. LES ASSASSINS
ont l'honneur d'adresser à M. Vial
leurs plus sincères félicitations.

A cette carte sera joint un bronze d'art dû au ciseau — à froid — d'un chef de bande, lequel bronze sera une reproduction exacte de la femme coupée en morceaux.

CADET.

Les effets du tremblement de terre de Lyon

Plusieurs secousses de tremblements de terre ont été ressenties, à onze heures du soir, à Lyon. Des oscillations particulièrement fortes ont duré plusieurs secondes.

Le phénomène a produit de curieux effets. Ainsi, un mari de la rue Bourbon s'est réveillé dans les bras d'une jolie fille de la rue Ferrandière. Madame Joliscin, demeurant rue Bât-d'Argent, croyant rentrer chez elle, a frappé à la porte de son voisin, un beau jeune homme de vingt ans aussi blond que discret.

On signale dix-huit belles-mères devenues douces comme des agnelles.

Un macabré de la morgue s'est dressé sur son humide séant en criant : « Ah ! ça, allègre, est-ce qu'on ne peut roupiller tranquillement ici ! »

Le *Lyon-Républicain* a imprimé que le ministre avait eu tort. Complètement perturbé, M. Delaroche a juré qu'il augmenterait ses employés. Tous les rédacteurs du *Petit Lyonnais* ont entonné *Esprit saint descendez en nous !* tandis qu'au contraire : ceux du *Nouveliste* se sont mis à chanter : *Dansons la carmagnole.*

La presse a été la plus éprouvée. M. Bertnay a trouvé le spectacle du Grand-Théâtre parfait. L'*Ancien Guignol*, ordinairement rose, est devenu vert d'étonnement. A la mairie, plusieurs documents sont passés au bleu.

Une jeune fille connue par les messieurs qui y mettent le prix, se rendant à Bellecour, vers onze heures, dans l'espoir de trouver un mari sérieux, a poussé jusqu'à Fourvières et a épousé Jésus, à l'œil.

Depuis les secousses de tremblement de terre, Albert ne peut plus dormir, « J'ai vu Noumea-Hawa, » ne boit plus de bocks à l'Etoile. Le *Continental* est triste et le Tonneau à sec.

Le haut commerce de la Guille a ressenti la commotion. Les glaces de Thivollet ont été brisées. Heureusement que Joseph, le fonctionnaire, a trouvé le moyen de les remplacer par celles du lac de la Tête-d'Or, car il est entendu qu'il va prier le bon Dieu pour qu'il gèle (pas le bon Dieu, le lac). Jules Chosson joue aux dominos et se couche à huit heures du soir.

Le peintre Bonnet, le voisin de Chanoz, a juré ne plus faire que de la peinture et de la musique — et plus du tout de politique. Lambert en doute.

Fichet, dans le même quartier, a dit à la foule se pressant autour de son comptoir :

« Citoyens,

« C'est le cataclysme qui commence ; c'est la société qui s'effondre. Patatras. Gare à la crevasse ; nous tomberons dans

l'égotisme — et je vous prie de croire que c'est sale là dedans : j'y ai fourré le nez. Citoyens, ce bruit est l'avant-coureur de la Révolution. Bruit souterrain. Boum ! Boum ! Zim là ! ila ! Citoyens, êtes-vous prêts à faire feu ? »

— Avec quoi ? dit un assistant : nous n'avons pas de canons.

— Ça ne fait rien, répondit Fichet, j'en vendis. Artillerie en ligne ; il manque un verre — on s'en passera. Le tremblement continu. Je me sens transformé. Que s'opère-t-il en moi...

Non citoyens, non je ne veux rien être,
Portez ailleurs titres, places et voix...

Et Fichet quitta son comptoir avec un grand geste d'abnégation.

Du reste, tout le conseil municipal a oscillé de droite à gauche, ce qui est assez dans ses habitudes. Au conseil général, le citoyen Gay « a demandé » à ce qu'on oblige tous les librepenseurs à brûler des cierges au dieu Million.

En ville, un ivrogne a affirmé que dans son quartier il y avait des tremblements de terre très souvent, à preuve que lui ne pouvait pas se tenir debout les trois quarts du temps.

M. Combet, le buveur d'eau, a déposé sur le bureau du conseil une pétition tendant à appliquer à la ville de Lyon les peines édictées contre l'ivresse : « Si elle n'avait pas été saoule, dit-il, elle n'aurait pas chancelé comme cela. »

Les perturbations ont produit d'heureux résultats :

32 concierges sont devenus polis.

18 cochers prévenants.

2 modistes sages.

2 hommes politiques sincères.

3 journalistes de bonne foi.

4 cocottes spirituelles.

1 italien tranquille.

4 anarchistes convaincus.

13 bonnes d'enfants ont refusé de causer à 35 militaires.

3 cuisinières ont refusé le sou du franc.

1 littérateur a cessé d'être jaloux.

7 étudiants se sont rangés.

3 ingénues sont allées voir sous les choux s'il leur poussait des petits frères.

Polyte du Plateau a juré renoncer aux femmes.

2 Vierges sont sorties de l'Antiquaille.

Ça a senti bon cours Gambetta.

4 ténors sont devenus modestes.

Enfin M^{lle} Zoé Retrousejeupe postule pour le prix de vertu. GNAFRON.

JE NE VOIS PAS !

Un vieil ami pour moi plein d'intérêt

Me dit : — Mon cher, ta femme... Eh bien ! achève.

— Te fais cornard ! — Comment ! il se pourrait ?

— F'en suis certain. — Suis-je endormi ? Je rêve !

Me remettant enfin de mon émoi,

Et m'efforçant de paraître impassible :

— Je ne vois pas ! réponds-je, excuse-moi ;

C'est bien possible !

Sous un tunnel, baissant soudain la main,

Croyant saisir le pied de ma voisine,

J'empoigne, hélas, celui de mon voisin,

Son digne époux. Sotte erreur, j'imagine.

— Monsieur, la farce est de mauvais aloi !

Vous vous trompez, dit l'époux irascible.

— Je ne vois pas ! réponds-je, excusez-moi ;

C'est bien possible !

Au pied d'un arbre, à la chasse, je crois,

Tenir un lièvre, or, j'épaule et je tire,

Quand, tout-à-coup, d'une effroyable voix,

Insolemment j'entends quelqu'un me dire,

— Êtes-vous fou ? manant, butor ! hé quoi !

Prendriez-vous mon... dos pour une cible ?

— Je ne vois pas, réponds-je, excusez-moi ;

C'est bien possible !

En face d'un tableau, grave, distrait,

Sans hésiter aussitôt je m'exclame :

— Ça ! c'est un singe. — Eh ! non, c'est le portrait,

De mon mari, me répond une dame.

A ces mots, dans le dos je sens un froid,

Et je murmure, humble, d'un air sensible :

— Je ne vois pas, madame, excusez-moi ?

C'est bien possible !

JULES TAIRIG